

# Steinbeck, des migrants et des doutes

«Jours de travail», carnet de bord tenu en 1938 par le romancier américain durant l'écriture des «Raisins de la colère», décrit les cinq mois de gestation de son futur chef-d'oeuvre et témoigne des difficultés qu'il a dû surmonter au quotidien.

---

Libération · 28 febr. 2019 · Par PHILIPPE LANÇON

---

Combien de temps faut-il pour écrire un grand livre, quand on est John Steinbeck dans la force de l'âge? Cinq mois, et une vie: celle qui a précédé, et peut-être, sous forme d'ombre, celle qui suivra. Pendant ces cinq mois, en tout cas, il s'agit de «rejeter le monde», la vie des autres, les vies futures, tout ce qui insiste à toute heure pour entrer. C'est le voisin qui bricole, la machine à laver qui tourne, les amis qui débarquent, les week-ends oisifs, la visite d'une exploitation vinicole avec Charlie Chaplin, les dîners trop arrosés, la guerre qui couve avec Hitler, la maison qu'il faut vendre et celle qu'il faut acheter, tout ce qui déprime et rend fou. Journal des Raisins de la colère, 26 septembre 1938 : «Ce livre est ma seule responsabilité et je dois m'y coller, et rien d'autre. Ce livre est ma vie à présent ou doit l'être. Quand il sera terminé, viendra le temps d'une autre vie. Mais pas avant qu'il ne soit achevé. Et les autres vies ont commencé à faire irruption. Cela ne fait aucun doute. C'est pourquoi je prends autant de temps à écrire ce journal ce matin. Pour me calmer.»



John Steinbeck a 36 ans lorsqu'il écrit, du 26 mai au 26 octobre 1938, son plus grand roman, l'épopée d'une famille de métayers misérables de l'Oklahoma émigrant vers la Californie, pour y être tout aussi misérablement parqués dans des camps. Il avait enquêté sur la situation de ces migrants, publié en 1936 six articles accompagnés de photos de Dorothea Lange. *Les Raisins de la colère* doit sa grandeur imparfaite au mélange de journalisme, de discours et d'esprit biblique qui l'anime ; à la manière dont Steinbeck précise, dans un cadre épique et naturel, les scènes et les longs dialogues. Un bref chapitre qu'il aime lire à ses amis par-dessus tout décrit, en trois pages, dans le moindre détail, une tortue qui passe héroïquement d'un bas-côté de la route à l'autre, surmontant toutes sortes d'obstacles, échappant de peu aux roues d'une camionnette pour atterrir, vivante et repartant, dans les cactus. Ayant fini son livre, Steinbeck résume ce qu'il recherchait d'une expression : «Le chant du microscope.»

#### «PAUVRE CHÉRIE»

Il vit alors avec la première de ses trois femmes, Carol. Elle relit et tape à la machine son manuscrit avec une exigence et une clarté semble-t-il méritantes, dans leur petite maison californienne de Los Pasos, puis dans un ranch voisin que le succès de ses précédents livres, *Tortilla Flat* (1935) et surtout *Des souris et des hommes* (1937) devenu une pièce

également à succès, lui permet d'acheter. C'est dans le ranch qu'il finit les Raisins de la colère, dans une vieille ferme bientôt détruite et sans eau courante, face à leur future maison pas encore achevée. Vue imprenable sur les collines, mais, avant ça, qu'il est pénible d'écrire en quittant une maison qu'il faut vendre, 1er septembre 1938 : «Un livre a-t-il jamais été écrit dans des conditions plus difficiles ? A présent, c'est la maison [...]. Les gens qui veulent l'acheter veulent la voir. Nous allons vivre dans un bocal de poissons rouges jusqu'à ce qu'elle soit vendue, j'imagine.» Vivre avec Steinbeck est un charme sans repos et Carol, qui a trouvé le titre du livre dans un vieux chant patriotique américain (Steinbeck le consigne avec enthousiasme), finit épuisée. En janvier 1941, alors qu'il rencontre à Hollywood sa future seconde femme, il écrit : «Appelé Carol la nuit dernière. Elle est au plus bas et éplorée. Je me demande si elle sera jamais raisonnablement heureuse. Ce n'est pas juste qu'elle connaisse tant de malheur. Cela devient son état d'esprit courant. Elle avait l'habitude d'en blâmer toutes sortes de choses. A présent, elle s'en blâme elle-même et c'est pire, et elle est encore plus éplorée. Je ne sais plus quoi faire. Pauvre chérie, je veux tant qu'elle soit heureuse.» Tu parles.

#### «EMPOISONNÉ»

A l'aube du livre qui va le faire entrer en gloire, Steinbeck se plaint du succès, ce parasite en or. Avec lui, écrit-il en février 1938, «je sais qu'il n'y aura ni repos ni plaisir pour moi. Les gens que j'aimais ont changé. Pensant qu'il y a de l'argent, ils en veulent. Et même s'ils ne veulent rien, ils m'observent et ne sont plus naturels. [...] Je suis fatigué de vivre, complètement épuisé. Je suis fatigué de lutter contre toutes les forces que ce misérable succès a levées contre moi. Je ne sais pas si je suis capable d'écrire désormais un livre honnête. C'est, de toutes les peurs, la plus grande. J'y travaille, mais je ne peux rien dire. Quelque chose en moi est empoisonné.» Ce n'est peut-être pas l'humeur idéale pour attaquer un roman de 650 pages, mais y en a-t-il une pour ça ? Pour commencer, pour continuer, Steinbeck a besoin de se sentir comme la tortue qu'il a décrite, toujours en lutte, toujours sur le fil entre échec et réussite, entre rage et accablement, menacé par lui-même et par les autres. Quelqu'un lui dit : «J'ai vu quelle chance tu avais. Envoie cent dollars.» Il s'énerve : «Chance ! Il croit que c'est de la chance. Il est pauvre et il croit que je suis riche. Et il a vu que j'avais de la chance. Dans la presse à deux sous, il a vu qu'on parlait de ma chance. Il a vu ma destruction, seulement il était incapable de comprendre ça. Les Grecs semblaient connaître ce rapport ténébreux de la chance et de la destruction.» La plupart des Américains croient trop en la blanchisserie du succès pour ressembler aux Grecs. L'inventaire des pauvres qui lui demandent de l'argent est développé dans une lettre à des amis, où il conclut : «Certains mentent peut-être, mais la plupart d'entre eux, non. Ce sont des désespérés, prêts à tout pour saisir leur chance. Cette fichue réalité me hante.»

#### «BONNE HAINE»

Si le journal des Raisins de la colère est un document remarquable (et remarquablement annoté, entrée par entrée), c'est parce qu'il est le pouls violent et quotidien d'une lutte au corps à corps de l'écrivain avec son livre, ses doutes, son entourage, ses obligations : à la fois un débarras plein d'humeurs sombres et un fouet, tendance méthode Coué, qui le stimule et l'aide à gagner cette lutte. A chaque

page, on a le nez dans la vie, l'effort, la crise. Steinbeck avait annoncé d'emblée, le 31 mai, la nature expérimentale, donc incertaine, du

texte : «C'est le journal d'un livre et il sera intéressant de voir comment il va tourner. J'ai essayé de tenir des journaux auparavant, mais ça n'a pas marché à cause de la nécessité d'être honnête. Là où il n'y a pas de vérité bien définie, j'ai tendance à graviter du côté opposé. Parfois, lorsqu'il y a une vérité absolue, je suis révolté par sa suffisance et je fais la même chose. Ici toutefois, je vais essayer simplement de tenir un registre des journées de travail et de

la quantité atteinte chaque jour, et du succès (pour autant que je puisse en juger).» Ce n'est pas seulement qu'il paraît se mettre à nu, «mâchoires serrées» et «plein d'une bonne haine», comme un boxeur ou comme l'un des misérables qu'il décrit ; c'est qu'il ne se sent, le plus souvent, pas à la hauteur du livre qu'il doit faire. Il ne cesse de condamner sa paresse, sa faiblesse, son manque de discipline ; mais le journal, ce lieu où déverser toute la ferraille, révèle le contraire. 16 août 1938 : «Je ne devrais pas écrire de livres pendant l'été. C'est tout simplement trop. Trop. J'ai envie de tout laisser tomber. Mais je ne le ferai pas. Je vais continuer et finir ce livre. Je dois. Toute ma foutue vie maudite est ligotée. La plupart des gens aiment voir leur vie ligotée ainsi. Et sans doute que j'aime ça aussi. Mes nombreuses faiblesses commencent à montrer leur tête. Il faut simplement que je chasse ça de mon système. Je ne suis pas un écrivain. Je me suis raconté des histoires, à moi et aux gens. J'aimerais l'être. Ce succès va me détruire, c'est parfaitement assuré. Cela ne durera probablement pas et ce sera très bien ainsi.» Et cela dit, au boulot, comme chaque jour, pour «pisser» ses 2 000 mots. Pas le

choix : «Le temps file, le manuscrit rampe.» Un an plus tard, le livre transforme sa vie par son succès commercial, son impact politique, les menaces qu'il attire sur son auteur : de grands propriétaires et banquiers veulent tuer, sinon l'homme, du moins sa réputation. Steinbeck écrit : «Je suis à présent matraqué par les incertitudes. Cette partie de ma vie qui a fait les Raisins est révolue. J'ai un petit boulot pour le gouvernement et ensuite je pourrai renaître. Je le dois. Il faut que j'aille vers de nouvelles sources et trouve de nouvelles racines. J'ai écrit simplement des histoires simples, mais la conception et l'exécution deviennent maintenant difficiles et ne sont plus simples. Et je ne sais plus. Je ne sais pas tout à fait ce qu'est la conception. Mais je sais qu'elle pourra être trouvée dans les bassins de marée et sur une lame de microscope plutôt que chez les hommes. Je ne sais pas s'il reste la moindre parcelle de moi-même. Je sais qu'une partie de mes forces a disparu.»

«Je ne suis pas un écrivain. Je me suis raconté des histoires, à moi et aux gens. J'aimerais l'être. Ce succès va me détruire, c'est parfaitement assuré. Cela ne durera probablement pas et ce sera très bien ainsi.» John Steinbeck